

F A

FONDATION
WIENER-ANSPACH



1965

50 years of academic exchanges

Université libre de Bruxelles
University of Cambridge
University of Oxford

2015

A Foundation for the future

As the Fondation Philippe Wiener - Maurice Anspach reaches the age of fifty, it is fitting to look back at what has been achieved and ahead at future opportunities.

Born out of the remarkable generosity and foresight of Phyllis Beddington Wiener, who wished to strengthen cooperation between the Université libre de Bruxelles, on the one hand, and the Universities of Cambridge and Oxford, on the other, the Foundation has grown since, both in depth and in breadth.

What started as funding of a few yearly post-graduate scholarships has become a €1 million per year web of cooperation and exchange between these universities.

The Foundation now grants fellowships not only to post-graduate students, but also to doctoral and post-doctoral researchers. It finances collaborative research projects between teams of the ULB and the two British universities. It funds chairs, organises lectures and supports conferences and colloquia, as well as short visits of professors and researchers.

The Foundation's support stretches across all fields of higher education and research, from chemistry to archaeology, from political science to mathematics, from law to anthropology. What all these students and researchers have in common is home-grown excellence, enhanced by exposure to talent, thinking and methodologies from another university across the Channel.

While the three universities obviously have different backgrounds and histories, they share the ambition to push back the boundaries of education and research

and the conviction that openness to the insight of others in the world is a source of growth, not of threat.

We owe the success of the Foundation to the extremely dedicated Presidents, Executive Directors and staff who have successively been at the helm of the institution over the years. While I will not single them out here, out of respect for their modesty, they know how grateful we are.

We acknowledge with gratitude the unflinching support of the academic authorities of the three universities, whose cooperation has given full meaning to the role of the Foundation. We extend also our warm thanks to Wolfson College in Oxford and St John's College in Cambridge, which have contributed so much to making the experience of our fellows and invited lecturers in the UK such a memorable and formative one.

As we look forward, we see at least two main paths for the Foundation to tread: strengthen even further our inter-university cooperation and build on the extraordinary pool of talent and good will of our Alumni.

The Foundation has acted as a catalyst for the exchange of ideas, knowledge and experience, by supporting the development of talented and determined students and fostering cross-university collaboration on ambitious and well-defined projects. We intend to continue to reinforce this cooperation, within the framework of the Memoranda of Understanding that were renewed for five years in 2014 between the ULB and the Universities of Oxford and Cambridge. We started funding inter-university projects in 2012, and the quick success of this initiative within a mere three years encourages us to build on it in coming years.



The Foundation's support has been a springboard to the careers of over 500 Alumni. Some have bloomed in academia, others in public service, and yet others in the private sector. We count among our Alumni countless brilliant academics across all fields of expertise. Some Alumni have become Ministers in the British or Belgian governments, Ambassadors, lawyers and barristers, or judges in prestigious national or international courts of justice, while others have successful careers in industry. The younger generation is at least as talented and is following in the footpath of its predecessors.

This is an exceptional pool of talent, wisdom and drive, which we intend to harness for the benefit of future

generations of Fellows. Our objective is to help Alumni help future Alumni achieve their dreams. In fifty years, the Foundation will celebrate its century. We hope that the world will have been made better, even if only modestly, thanks to the contribution of the bright and curious minds whom the Foundation will continue to support at the dawn of their careers.

Pierre Francotte
President of the Fondation
Philippe Wiener - Maurice Anspach



Regards sur cinquante ans d'existence de la Fondation Philippe Wiener - Maurice Anspach

La Fondation Philippe Wiener - Maurice Anspach (ci-après, la Fondation) est née en 1965 d'une grande et généreuse idée et elle a trouvé des pionniers pour la faire vivre et lui permettre de prospérer. Elle a, sans doute, connu un succès que ses fondateurs n'avaient pas tous anticipé.

L'initiative de la création de la Fondation est due à Phyllis Agnes Beddington, veuve de Philippe Wiener, mort victime de l'occupant nazi. Établie après la guerre en Grande Bretagne, elle s'y distingua par son dévouement à des œuvres sociales au bénéfice des plus démunis. Cette action lui valut la distinction de *Member of the Order of the British Empire*, octroyée par la Reine en 1970.

S'il est évident que l'objectif premier de la Fondation devait être pour Phyllis Wiener de rendre hommage

à son mari, le choix de l'objet social de la Fondation – promouvoir les relations entre les universités d'Oxford et de Cambridge, d'une part, et l'ULB, d'autre part – est généralement expliqué par la grande admiration que portait Philippe Wiener pour les deux universités britanniques et la reconnaissance pour l'université où il avait acquis son diplôme d'ingénieur commercial : l'ULB. La proximité avec celle-ci de la famille Anspach, qui avait noué des liens d'amitié et d'affaires avec la famille Wiener, a très probablement contribué à orienter le projet de Mme Wiener.

Mme Evelyne Anspach, ancienne présidente de la Commission d'assistance publique de la Ville de Bruxelles et membre du Conseil d'administration de l'ULB, était une grande amie de Mme Wiener. Son mari, M. Maurice Anspach, était professeur à l'ULB et son fils, M. Jules-

Maurice Anspach, exécuteur testamentaire de Mme Wiener et futur vice-président de la Fondation, était en rapports professionnels avec l'Université. Après le décès de M. Maurice Anspach, en 1967, Mme Wiener demanda que le nom de ce dernier soit associé à celui de son mari dans la dénomination de la Fondation en reconnaissance pour l'action de M. Anspach à l'égard de son mari après l'arrestation de celui-ci par l'Autorité occupante.

Mme Wiener assuma, jusqu'à son décès en 1972, la présidence de la Fondation avec le soutien actif du professeur Walter-Jean Ganshof van der Meersch, fondateur de l'Institut d'Études européennes de l'ULB. Elle eut dès lors à connaître des répercussions sur la Fondation des événements de mai 1968, qui marquèrent, par leurs conséquences, l'ULB, plus que les autres universités belges. Après la scission de l'Université libre de Bruxelles en deux entités linguistiques indépendantes, la présidente de la Fondation manifesta sa préférence pour la limitation des activités de celle-ci en faveur de la seule ULB, à l'exception, pour un certain temps, des cours d'été. Elle eût aussi l'occasion d'écartier la suggestion de ceux qui souhaitaient élargir l'action de la Fondation

à d'autres universités britanniques, réputées moins traditionnelles. Mme Wiener, suivie par la majorité du conseil d'administration, s'opposa à une telle évolution.

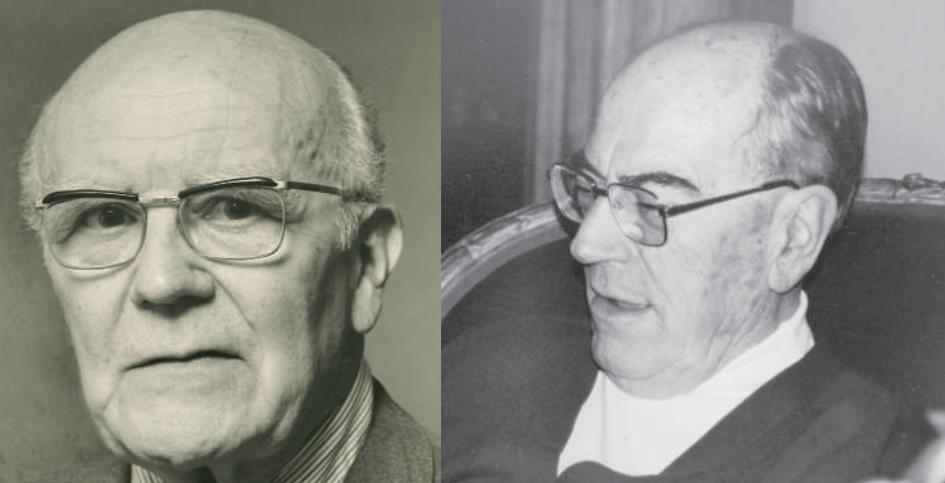
Dans un premier temps, les facultés n'ont pas réagi à la création de la Fondation et n'ont pas profité de son action. Il y avait à cela plusieurs raisons. La première était certainement le caractère peu dynamique de l'institution faculaire avant la réforme induite par les événements de mai 1968. Cette indolence expliquait la création d'instituts de recherche extérieurs aux facultés. Les chercheurs et les étudiants, en principe les premiers intéressés à l'action de la Fondation, n'étaient que médiocrement au courant de son existence. Les communications se faisaient par courrier via les secrétariats de faculté et les affichages aux valves. La connaissance de l'anglais, indispensable en l'occurrence, n'était pas très répandue. Les destinataires potentiels, qui maîtrisaient cette langue, préféraient les universités américaines. En outre, un séjour à l'étranger était loin d'être encouragé : il pouvait même pénaliser ceux qui choisissaient la mobilité et qui risquaient, à leur retour, de se voir préférer des « locaux ». Les temps ont bien changé...

Evelyne et Maurice Anspach





Phyllis Wiener



W.J. Ganshof van der Meersch

Étienne Gutt

En revanche, le professeur W.J. Ganshof van der Meersch avait pleinement compris les potentialités de la Fondation, en particulier pour la Faculté de droit et l'Institut d'Études européennes qu'il présida jusqu'à 1970. Membre actif de la « Faculté internationale pour l'enseignement du droit comparé », il y rencontra des professeurs de Cambridge, comme le professeur Jack Hamson, et d'Oxford, comme le professeur Otto Kahn-Freund, tous deux éminents spécialistes de droit comparé. Il sensibilisa ses amis à l'existence de la Fondation. La levée du veto français à l'adhésion du Royaume-Uni aux Communautés européennes, avec l'arrivée à la Présidence de la République de Georges Pompidou, suivie par le premier élargissement des C.E., rendait attrayante, pour les Britanniques, la perspective d'études à l'IEE, dans la « capitale européenne » à proximité des institutions. Les premiers étudiants franchirent le Channel pour suivre des enseignements de troisième cycle en droit européen : des candidats barristers ou solicitors venaient s'initier au droit nouveau en plein développement et, en sens inverse, les diplômés de l'ULB s'inscrivaient à des masters offerts par les deux universités britanniques, voire plus simplement à des cours d'été d'initiation à la Common Law, dont il était perçu que l'entrée du Royaume-Uni dans les C.E. allait renforcer l'importance pour le juriste continental. À Cambridge, le professeur Hamson, puis le Dr Tony Weir, présélectionnaient les candidats à un concours de la Fondation ; à Oxford, le professeur Bernard Rudden, spécialiste du droit de l'URSS et grand comparatiste, a joué aussi ce rôle.

C'est à partir de 1974, quand l'ULB et la Fondation furent autorisées à accepter le legs fait en leur faveur par Mme Wiener en vue de financer la Fondation, que celle-ci prit sa vitesse de croisière. Walter Ganshof, qui avait succédé en 1973 à Mme Wiener à la présidence de la Fondation, après le décès de celle-ci en 1972 à la suite d'une maladie foudroyante, exerça cette présidence jusqu'à 1986. C'est le vice-président de la Fondation, le professeur Étienne Gutt, premier président du rôle francophone de la Cour constitutionnelle (alors, Cour d'arbitrage), qui lui succéda. La Fondation finança de plus en plus de lauréats de disciplines les plus variées. Cela nécessita un développement de la procédure de sélection des bénéficiaires de concours de la Fondation et un comité scientifique fut créé.

Les premiers mandats de recherche furent octroyés, spécifiquement dans le domaine de l'archéologie, où des relations étroites s'établirent entre le Centre de Recherche en Archéologie de l'ULB et le département d'archéologie d'Oxford. Après le décès du professeur Ganshof van der Meersch en 1993, une chaire à son nom fut ouverte conjointement à la Faculté de Droit et à l'IEE. À la suggestion de son secrétaire général, le professeur Philippe De Bruycker, la Fondation décida d'octroyer à partir de 1996 des subsides de recherche postdoctorale, compte tenu de la demande dans ce domaine et du moindre intérêt relatif des bourses d'études spécialisées. Paradoxalement, le programme de Bologne est apparu comme un obstacle à l'octroi de ces dernières, compte

tenu de la durée moins longue des études des diplômés britanniques que celle des titulaires de « master » belges.

Le professeur Gutt demeura président jusqu'en 2002, époque à laquelle je fus élu président à la suite d'une longue carrière au sein de la Fondation, à divers titres, officiellement depuis 1971. Le professeur Marc Dassesse, ancien lauréat de la Fondation, me succéda comme administrateur délégué. Son expérience du monde anglo-saxon et sa pratique d'avocat furent très utiles pour la Fondation, qui devait mettre ses statuts à jour des développements de la législation, mais la durée de son mandat fut courte et le professeur Kristin Bartik, de l'École polytechnique de Bruxelles, lui succéda en 2005. Sous son impulsion dynamique et grâce notamment à sa grande connaissance des trois universités « associées », la Fondation prit une nouvelle dimension par le développement de programmes de recherche

pluriannuels, la création des Philippe Wiener Annual Lectures, organisées alternativement dans chacune des trois universités, le développement de la communication et la reprise de contact avec les alumni, l'informatisation de la gestion et la création d'un site Internet attrayant et vivant ainsi que l'élargissement à plus de disciplines de la composition du comité scientifique faisant la sélection des lauréats. La vice-présidente de la Fondation, le professeur Catheline Périer d'Ieteren, a présidé ce comité de nombreuses années et a été remplacée il y a peu par le professeur Luc Lemaire.

L'importance de l'action de la Fondation a été reconnue indirectement par les universités partenaires britanniques. On peut, en effet, légitimement penser que c'est en grande partie grâce au rôle de la Fondation que l'ULB a pu signer, en 2008, un protocole d'accord (*Memorandum of Understanding*) avec l'Université d'Oxford créant

Jean-Victor Louis et Pierre Francotte
Septembre 2013





pour cinq ans un partenariat privilégié entre les deux universités. La signature de ce MoU a été suivie peu après par celle d'un acte similaire avec l'Université de Cambridge. En 2014, le Vice-Chancellor de l'Université d'Oxford est venu à l'ULB pour y signer avec le Recteur le renouvellement du MoU de 2008. Le MoU entre l'ULB et l'Université de Cambridge a été renouvelé la même année.

Des relations personnelles se sont établies entre des collègues des trois universités ainsi que des liens spécifiques avec Wolfson College à Oxford et St. John's à Cambridge. Des professeurs des universités britanniques participent à la sélection des candidats, offrant une collaboration précieuse au comité scientifique de la Fondation. Deux de ces professeurs sont membres du conseil d'administration de la Fondation.

En 2013, le professeur Pierre Francotte, lauréat de la Fondation, a été élu à la présidence de la Fondation comme suite à ma démission annoncée de longue date. Il apporte désormais à la Fondation sa grande expérience de manager dans le secteur international

tant public (FMI) que privé (Euroclear) et ses talents de négociateur.

La Fondation bénéficie depuis de nombreuses années du concours de Mme Nicole Bosmans pour ce qui concerne l'administration, les bourses et les subsides et, plus récemment, de celui de Mme Francesca Spinelli, spécifiquement en charge de la communication et des contacts avec les alumni.

Mme Heather Bell qui a, un temps, occupé la fonction de « director of international strategy » à l'Université d'Oxford définissait ainsi son ambition, lors de sa nomination: « *to help bring the best of Oxford to the World and the best of the World to Oxford* ». Cet esprit qui inspire Oxford – et assurément aussi Cambridge – constitue une raison supplémentaire pour que la Fondation continue d'observer une obligation d'excellence. Celle-ci suppose l'indépendance dans l'action, une exigence que l'Université a heureusement pleinement comprise.

Jean-Victor Louis
Président de la Fondation (2002-2013)



En haut, de gauche à droite: Catheline Périer d'leteren; Luc Lemaire; Kristin Bartik; Didier Viviers et Andrew Hamilton signent le renouvellement de l'accord entre l'ULB et l'Université d'Oxford (février 2014).

En bas, de gauche à droite:
Nicole Bosmans et Francesca Spinelli.



Phyllis Wiener

A niece's personal view



Phyllis Wiener on the day she was appointed Member of the Order of the British Empire, London, 1970.

Phyllis Beddington, as she was then called, was born into an affluent family in 1903. She was the middle of two brothers, one who would become an army officer, the other a painter. Her father, Reggie, was a barrister and philanthropist and her mother, Sybil, a gifted amateur painter, needlewoman and poet. Amongst their charity work, Reggie was governor of the Middlesex Hospital, Sybil managed the patients' library. The family had a London house and a country home in Hampshire, Longstock Park, where the River Test ran through its grounds and where her father created a water garden. This has been enlarged and developed by the present owners, the John Lewis Partnership, to become among the best known water gardens in Europe. She married Philippe, a distant cousin, in 1928, and thus began her link between Belgium and the UK.

We remember her as very informal. She loved to be with young people, she had a mischievous look on her face, and a twinkle in her eyes. She was plumpish, was uninterested in clothes and in her appearance - and lived simply. She had a social work job in London where she rented a bedsit and spent weekends in an unmodernised house in Winchester.

A friend described Phyllis as "everyone's favourite aunt" and this was how she felt for me, my sister Liz and brother Hugh. Staying with her as a child was a delight. There were sweets put under our pillows, with more on the side table, and no such thing as bed-time. We could do what we liked. Meals were informal affairs, desserts could be eaten before the main course. Before the awareness of the dangers of smoking, she even let us have a puff of her cigarette. Presents were often toys that made the loudest noises, something that we wouldn't be given at home. One summer she rented a seaside house in Belgium for the Beddington and Anspach families, to holiday together. The twelve of us were treated like royalty by the Wiener staff from Brussels - Ida, Jules and Juliette. This holiday was a way of linking the two families together, Belgian and British, a link which continues to this day.

At a Christmas we spent with Phyllis, we arrived to find the Salvation Army Band in her drive being given drinks and mince pies. Inside the house there were various people who Phyllis said "had nowhere else to go." Prominent on the mantelpiece was a big card with a picture of a man with his children. "Lovely family, aren't they?" she said to our very Tory father, to which he replied, "Absolutely charming". Then she mentioned with a wink, "He's our Labour Member of Parliament." Christmas dinner was over-done turkey, cooking not being one of Phyllis's skills, with Copa, her beloved dog, eating the same dinner on the floor beside us.

As we became older, she seemed to completely understand our needs or rather our treats. There were theatre outings, trips to the opera and ballet, dinners at exotic restaurants, we were given radios as presents (then considered a luxury) and for my twenty-first birthday she gave me a party at a restaurant overlooking the Thames. She took over the entire restaurant and provided not only delicious food but a band as well. My friends remember it to this day.

That was the fun side of Phyllis, but there was a tragic one as well.

After I had an operation in my early twenties, I went to convalesce with her. It was then she talked about her love for Philippe, "I feel so lucky," she said, "to have had twelve years of happy married life with him." She had returned to the UK from Brussels at the outbreak of the war, leaving behind Philippe, who was working for the resistance, but intended to follow her soon afterwards.

Of course this never happened, instead he was imprisoned in a concentration camp for his work with the resistance. She became a social worker at the Winchester General Hospital. Every morning she would wake up with this overwhelming feeling of anxiety, then one morning she had a sense of relief. She asked her secretary to take note of the date. "I just knew it felt important," she told me.

Later a priest, who had contact with the concentration camp, told her Philippe was still alive. Tragically, this proved not to be the case and she was informed, I think by the Red Cross, that he had indeed died on the very date she had felt the sense of relief.

After she died we found a note about the memory of that last journey. The thought of his terrible suffering in the concentration camp was overwhelming for her. She regretted leaving him, regretted not persuading him to accompany her to England. She felt intense guilt. She seemed to forget she did not have insight into the future at the time she left him. She must have lived with this guilt all her life and this could have been the reason for her chain smoking, a probable cause of her own early death. She found comfort in her ballroom dancing, being with people, particularly the young, dedicating herself to helping others through her work, especially the sick and elderly, and in her love of music, gardening and Copacabana.

I believe setting up the Foundation was restorative for her. It meant something creative and good was coming out of the tragic loss of Philippe – it was like the baby they never had.

Philippe and Maurice Anspach had made a pact before the war. They both agreed that if one of them was killed the husband that was left would look after the surviving widow. Maurice fulfilled this role admirably.

So the Foundation became a memorial to Philippe and the Wiener family but also to Maurice Anspach and his family in gratitude for their valuable support. Like Phyllis and Philippe's marriage, like the friendship between the Anspachs and Beddingtons, the Foundation continues to link our two countries together.

Phyllis had the ability to get on well with all people, young, old, poor, rich. She was generous both materially and emotionally. Her parties would consist of people ranging from a senior civil servant to her ballroom dancing instructor. She supported numerous charities both in kind and by working for them. She could make people feel good about themselves and had respect for them no matter what their situation and background.

We felt lucky to have her as our aunt and still remember her wise counsel. I personally have benefitted from this. It was she who suggested I take up social work. And that is what I did. Social work then became a bridge to becoming a psychotherapist and Jungian Analyst – all this very much thanks to Phyllis.

I am just one example of the effect Phyllis had on people's lives, but nothing is as important as her creating the Foundation resulting in the valuable work and research that has come from it – and which can effect and help so many people everywhere.

Jenny Beddington

Phyllis dancing



1965

Phyllis Beddington Wiener sets up the Foundation on November 17th in memory of her husband, Philippe Wiener, who died in 1944 in Germany, where he was imprisoned as a political opponent.

1968

She modifies the statutes of the Foundation to add the name of Maurice Anspach, Philippe's close friend.

1972

Walter Jean Ganshof van der Meersch takes over the Presidency of the Foundation from Mrs Wiener.

1984

Walter-Jean Ganshof van der Meersch is succeeded by Étienne Gutt.

2002

Jean-Victor Louis becomes the president of the Foundation.

2013

Pierre Francotte is appointed to the Presidency of the Foundation.

Our activities

postgraduate fellowships

postdoctoral fellowships

collaborative research projects

Philippe Wiener Lectures

Ganshof van der Meersch Chair



Belgian Embassy, London, 22 October 2015



The start of the 50th Anniversary Celebrations





Information about our fellowships and grants
Nicole Bosmans - fwa@ulb.ac.be +32 {0}2 650 27 16

Alumni and communications officer
Francesca Spinelli - fwa.relations@ulb.ac.be +32 {0}2 650 33 37

